Jean pierre Morcrette

Vers et textes courts
1970-1978

Sommaire

Vers

Écrits en Algérie

Textes courts

Vers

(1970)

Le monstre c’est moi qui tenais son rôle
dans un théâtre sans planches
sans rideaux ni projecteurs
jouant sans relâche devant les autres
la même tragi-comédie

J’avais les yeux rougis et laids
pas même des yeux de bête
des yeux de bête-homme-mort
qui tue gueule anéantit
et on m’applaudissait

Les représentations je les donnais partout
sur les parkings d’autoroutes
les parvis des cathédrales
les arrière-cours des palais de justice
et jusque dans les terriers des enfants apeurés

La censure m’interdisait de me montrer nu
elle m’empêchait de prononcer les mots tabous
par exemple de dire liberté amour
mais je chérissais et respectais
par-dessus tout cet interdit

J’ai joué de nombreuses pièces encore
d’autres représentations
le public conquis en redemandait
j’en produisais en quantité
et m’enrichissais à peu de frais

Ne soyez pas tendre avec moi
criminel sadique certes je l’étais
maintenant que je vais mourir
oubliez mon théâtre sordide
et créez votre joie

(1970)

Essai sur les populations

Étant donné la saison
il ne faut pas trop en demander
pour tant vous avez ça
pour tant d'autres ci
réductions aux citrons
et aux assistants-réalisateurs

Articles beautés du monde
ensevelies sous les papiers
noircis à la bougie
flétris comme pas un
et dont on ne fait rien
articles de prix unique
prostitutions à bon marché
d'enfants fille et garçons
qui vendent leurs corps
pour acheter des Carembars

Les jetons téléphoniques
sont maintenant à moitié prix
à partir de vingt-trois heures
ceci faisant partie

de la combine gouvernementale
pour libérer les services dans la journée

Il ne faudrait pas commencer
à idéaliser la question
les paysages de ce pays
étant ce qu'ils sont
on ne peut les commercialiser
ils resteront majoritairement
une ressource collective
de grande satisfaction

Le sentier
voudrait
bien
descendre
le long
du fils

Les statues d'hommes pouvant servir
à toute la collectivité
sont entassées dans les caves
et les greniers de nos musées
petite musique bien connue
de tous les conservateurs

Le sentier
voudrait
bien
descendre
le long
du fils

Les statues exposées dans les jardins
pointillés de caca d'oiseaux
de pleurs de ménagères
d'essuie-glaces de borgne
de postillons de ceux désirant tout savoir
de cendres des mercredis
de noyaux du temps des cerises
de feuilles mortes descendues du ciel
exorcisées par les papes de tout culte
parce que les feuilles génèrent
la faculté créatrice des sculpteurs régionaux

Salle d'attente réservée
aux demandeurs d'emploi
de sexe féminin apparent
de moins de dix-huit ans
silence d'articulation
raccordé aux dimanches d'ensemble
et aux joies de mai

Exégètes exerçant l'exfoliation
et l'expropriation des exercices
visant à la détérioration des icses
les ayant pris tous pris un par un
je les classais dans un classeur
à tirettes suivant mon idéal
et c'est ainsi que la lettre x
finira par se raréfier
jusqu'à ne plus esister

Le fils
voudrait
bien
grimper
le long
du sentier

Maurice Ravel a ramassé
les feuilles mortes
de son cahier de musique
et les a jetées à terre
pour en faire
le concerto en sol

La société a ses exigences
elle remue un peu nos usages

à condition sine qua non
de remuer les vôtres
Les jetons commencèrent
à augmenter à mesure
que le soleil faiblit
il y en a bien d'autres
qui profitent

C'est dans des alcôves
qu'ils font des enfants
c'est dans le noir
qu'ils se font mal
au poing des pan pan
à mesure que le soleil faiblit
il y en a bien d'autres
qui crèvent

Ils sont enterrés
ou au bûcher incinérés
à l'échafaud
chaise électrique
tortures masquées
coupe-gorges châtrés
chambres à gaz médecinés
transportés aux galères
et ceux qui encore vivent

à la prochaine occasion
on leur prend leurs enfants
pour les endoctriner
les enkakiner
les entretuer

À mesure que le soleil faiblit
les mêmes y repassent
éducation incomplète
dans le sens de l'aiguille du progrès
ça pique ça pique ça pique

Gestes inconscients
du quotidien
pratique et manque de pratique
mannequin en plastique

Le jour fatidique
arrivera désorienté
l'aiguille du progrès
crèvera l'abcès
crèvera pas l'abcès

Comment vivre
vivre comment
frauder en douce

(1970)

en société
enquiquiné
ankylosé
emmerdé

en soliste
esseulé
enorgueilli
ennuyé

emmerdé
ou
ennuyé

(1970)

si jamais
un jour
la bombe a
la bombe b
la bombe de
tout l'alphabet
éclate
j'irais
me mettre
à l'abri
près de
ton corps
et toi
à l'abri
près de
mon corps

(1970)

L’eau arrive sur le menton
descend le long du cou
glisse jusqu’au nombril
pour finir en goutte d’urine
au bout de ma verge assoupie

Tous les éléments sont à moi
l’intouchable illusion
comme le palpable réel
la fugitive trace tangible
c’est la vie semble-t-il

Le soleil chauffe mon sexe
la musique ferme mes yeux
quand je les ouvre demi conscient
couchée nue sur le sable
tu t’offres et je m’avance

La cérémonie achevée
au bord de la route
l’auto-stop ne marche pas

Encore endormie

je te laisse aux rêves
c’était ta demande
une fois ne revient pas

(1970)

Il y avait deux êtres
il y avait deux chaises
il y avait une punaise
sur l'une des chaises

De deux choses l'une
ou je prends la chaise
à la punaise

De deux choses l'une
ou je me lève
ou je reste assis

Il y avait deux êtres
il y avait deux chaises
il y avait une punaise
sur l'une des chaises

De deux choses l'une
la punaise piqua
l'autre derrière

Soyons plus clair

la chaise sans punaise
c’est ton fauteuil ta télé
ta villa ta voiture

L’autre chaise
c’est la punaise
qui mange la chaise

(1970)

J’ai fumé, j’ai lu, mais il y a longtemps
Que je n’ai vu un enfant
Je voudrais bien maintenant
Croire autre chose, m’enivrer autrement

Cet enfant, qu’est-ce qu’il m’apprendra demain
Et qu’est-ce qu’il me dira, hein ?
Mon vieux, t’enfile pas trop de vin
Bois pas trois litres seul, pense un peu aux copains

Je veux bien écouter ce pur regard
Quartier général la gare
On est bien sensé de voir
Du monde des copains avec qui boire

(1970)

Je pourrais être ton ami
Si je sais t'accepter

Je pourrais être ton ami
Si je sais t'accepter
Si je sais t'écouter

Je pourrais être ton ami
Si je sais t'accepter
Si je sais t'écouter
Si je sais te comprendre

Je pourrais être ton ami
Si je sais t'accepter
Si je sais t'écouter
Si je sais te comprendre
Si je sais t'aider

Tu pourras être mon ami
Si tu sais m'accepter
Si tu sais m'écouter
Si tu sais me comprendre
Si tu sais m'aider

Si nous savons nous aimer

Mademoiselle
Madame
Monsieur

(1970)

Je change d'agenda
tous les ans
mais ma tête
reste la même

Je change d'avis
comme de chemise
mais pas le fond
de mes idées

Je change de culotte
tous les trois jours
mais mon cul
reste à sa place

Je change de chaussettes
tous les jours
aujourd'hui mes pieds
sont fatigués

Quand le ciel
change de couleur
alors moi

je change de ciel

Quand la terre
commence à moisir
sous mes pas
je vais voir ailleurs

Je retrouve une terre
saine et nourricière
qu'ils voudraient traiter
aux produits chimiques

(1970)

Le panneau

Je saute d'un pot à l'autre
D'un vase de Limoges à une potiche fêlée
D'une chope de bière à une jarre de terre
Je ferme les yeux
Je suis dans un pot
Un peu au chaud
Je passe la tête
Je vois les cailloux d'une colline
Dans le désert par exemple
Je sors du pot
Encore en manteau pull chaussettes souliers
J'enlève tout
La température est étouffante
Aucun petit prince ne me demande de lui dessiner un mouton
Je ne suis pas venu en avion
Un caillou s'abat sur mon pot qui se casse en morceaux
C'est le premier caillou volant que je vois de ma vie
Non je ne suis pas dans un désert
Je me retourne et j'aperçois un panneau
Seule une distance y est notée : 3000 km et quelque chose

Mais je suis encore chez moi
Il y a du bruit et des passants
Il fait froid
Je me rhabille
Il pleut
Ici je connais des gens
Pourtant personne ne me dit bonjour comment ça va
Ça fait longtemps qu'on t'a pas vu
Je me remets au lit dans le pot recollé

(1970)

Hier mercredi
à l'Assemblée nationale
les députés non inscrits
se sont tous levés
de leurs bancs réservés
pour injurier les députés
de l'actuelle majorité
le président a alors tapé
trois quatre fois
avec son maillet
tout est rentré dans l'ordre
la séance a repris
comme par enchantement

(1970)

Nous avons inventé
la bombe de savon à barbe
la grenade lacrymale
et le ricil étincelant
mais sommes incapables
de faire sourire un enfant

Nous avons inventé
les anciens combattants
les généraux illustres
les machines à képis
mais sommes incapables
de faire sourire un enfant

Nous avons inventé
les canons les missiles
toute sorte de munitions
pour tuer anéantir
mais sommes incapables
de faire sourire un enfant

Nous avons inventé
nationalisme et militarisme

mais le pacifisme
est-ce le legs d’un ami ?

(1970)

Le trottoir court le long des maisons des quartiers
périphériques
Jamel court
Essoufflé il arrive au vingt-trois bis
Il sonne

Un coup de ses doigts sur sa noire tignasse libre
Le vent ouvre la porte du vingt-trois bis
Mais est-ce encore le vent qui refermant la porte
coince les doigts du sourire de Jamel ?

(1970)

Et que la chambre soit un peu fraîche
Et que je sois dans un lit
Et que ce lit soit bien chaud
Et que tranquille mon corps y repose
Et que mon esprit s'embrase
Et que la chambre soit un peu fraîche
Et que ce lit soit bien chaud
Et que je prononce ton nom
Et que je m'endorme à jamais

(≈1970-1972)

il pleut et je
n'aurais pas cru
que la pluie
ça me déçoit

des gens passent
nez devant
devant mon nez
ils ont l'air de

tu n'étais pas si belle
Malesherbes Ternes
étoile nocturne
nez coulant

jambes coupées
genoux cagneux
tête plissée
réflexions d'usage

roucoulements
baises cuisses
satisfactions

pas de procès

constat d’un soir
un seul soir noir
bruyant tapage
étranges sous

(≈1970-1972)

Merci Notre-Dame de la Choure
pour les cinq francs belges découverts
près de ta longue robe de plâtre peint
quelque part en forêt ardennaise

Tes cinq francs je les ai mis
dans la fente du juke-box
d'un vieux café de Chimay
et Led Zeppelin est arrivé

(1978 revu en 2024)

Picasso me fixe de son œil droit
le chameau mate la photo sans mot
le petit palmier a tourné ses feuilles
avec raison vers la clarté
pourtant les rideaux sont tirés
la radio débite sa soupe
rien ne me réchauffe
il fait froid froid froid
c'est dur d'hiverner

Les autobus circulent lentement
je les soupçonne de traverser mon corps
les gens courent à travers les guirlandes
saloperie de foutu Noël
je me sens gonflé de partout
sans doute la biture de cette nuit
tout est ridicule
il fait gris gris gris
c'est dur d'hiverner

Il va falloir que je sorte d'ici
que je secoue mollement ma carcasse
aller pointer au bureau de chômage

faire provision de boustifaille
acheter à boire mais pas trop
penser aux poubelles au courrier
mais qu'est qui me prend
j'en sais rien rien rien
c'est dur d'hiverner

Claquemuré seul dans la chambre verte
l'œil droit de Picasso veille bien sur moi
le petit palmier caresse le chameau
tableau reposant pour les yeux
à jeun maintenant que vais-je boire
tête pesante et grasse
lourde vide vide vide
c'est dur d'hiverner

Un stock de crayons et de papier blanc
tellement blanc si blanc qu'il me les coupe
en bas les gens reviennent de leurs courses
cherchent à garer leur chère voiture
ouvrent la télé affalés
une pulpeuse pouffe l'heure à poil
sans me faire un pli
je m'en branle branle branle
c'est dur d'hiverner

Mes pieds sentent mauvais le film est en anglais
c’est vraiment la guerre aux actualités
quelle pitoyable humanité y’en a marre
Picasso ne remue pas un sourcil
le chameau le palmier non plus
vrais compagnons muets et sourds
je finirais bien par rebander
tu reviendras bien
un jour jour un jour
c’est dur d’hiverner

(1970)

Quand les savants
découvriront enfin
qu'on peut faire autre chose
que cuisiner avec une cuisinière
et refroidir avec un frigidaire
cela bouleversera-t-il
notre vie quotidienne ?

(1970)

La pluie est tombée
tout est vert
sur le pré
sur l'esprit du sage

Et je viendrais
brouter
de la sagesse

La pluie est tombée
tout est boueux
de mes pieds
à mes genoux

(1970)

La ville a coupé les sirènes
L'église ne sonnera plus le tocsin
On est rentré chez soi
Se plaindre du chien du voisin

La ville a coupé les sirènes
On n'entend plus jamais le tocsin
Chacun pense que tout va bien
Pourtant l'amoralité règne

Jamais ma voix seule
N'égalera l'alarme
Jamais mes cris
Ne couvriront les larmes

Si mon souffle s'allie à d'autres
On réveillera les demi-morts

La ville a coupé les sirènes
On n'entend plus jamais le tocsin
Le cri d'alerte est donné
Il n'y a pas que vous qui vivez

(1971)

Ne pas composer un poème noir
écrire et décrire nos misères
ses coutures tissées de fils gris
mais alors comment faire ?

Relater dans les moindres détails
une courte nuit d'amour volée
reflet cauchemar du jour
à une pauvre fille esseulée

Raconter les joies mesquines
peut-on parler de joies d'ailleurs
user abuser de mots usés
ressassés jusqu'à la nausée

La magnificence de la nature
les gazelles et les cimes enneigées
éblouiraient en quelque sorte
par une trop grande luminosité

Ne pas composer un poème noir
écrire et décrire nos misères
ses coutures tissées de fils gris

mais alors comment faire ?

Sans doute ai-je déjà choisi
la bâtardise est la vraie nature
et légitime le droit absolu
de la recherche du bonheur

(1971)

Je veux faire un truc réconfortant
alors je le fais en chantant
autant

L'air pris près de l'étang
le temps attend et attend
haletant et palpitant
battant hésitant instant

Où le monde irritant
comptant et débitant
dégoûtant attristant
plus compromettant

Instant méritant
l'air pur de l'étang
nous purifie tant
qu'il est consistant

Passé printemps
des tas de gens
gens inquiétants
arrivent criant

Décevants
emmerdants
révoltants
estivants

Pourtant
l'étang
distant
attend

Voyez comment
l'orage éclatant
tous les estivants
s'en vont mouillants

(1971)

Bob cueillait des fleurs
arrive un jour le facteur
l'ordre de mobilisation tue
le baiser donné par Lucy

Bob Number parti
les fleurs le baiser fanés
est-ce Number ou Bob
qui s'en va à la guerre

Les avions les hélicoptères
les engins qui anéantissent
Number apprit à les connaître
à en user et en abuser

Il survolait des villages paisibles
où l'on vivait tant bien que mal
déversait produits chimiques
sur champs maisons et gens

Number fermait les yeux
après tout il ne faisait qu'obéir
les morts sont des morts c'est tout

Bob écrivait des mots doux

Lucy sait bien que Number
mutile des bonheurs
arrive un jour le facteur
Bob tombé au champ du déshonneur

(1971)

Le ciel nuageux
n'empêche personne
d'aimer
L'air vicié
étouffe parfois
les mots qu'on dit
mais qu'est-ce qu'on dit
au juste ?

La télé renverse
la soupe sur la nappe
les informations passent
et sont vite avalées

On fait la grêve
la grêve de la faim
sachant qu'on va manger
dans quatre ou cinq jours

Le ciel nuageux
n'empêche personne
d'aimer
L'air vicié

étouffe parfois
les mots qu'on dit
mais qu'est-ce qu'on dit
au juste ?

On répare sa voiture
allongé sur le trottoir
crachant sur le bourgeois
qui s'en va au garage

On colle des affiches
en bons militants
on insulte les flics
et le gouvernement

Le ciel nuageux
n'empêche personne
d'aimer
L'air vicié
étouffe parfois
les mots qu'on dit
mais qu'est-ce qu'on dit
au juste ?

On paie mille balles
pour deux whiskys

deux mille balles
pour voir Léo Ferré

On dépense vingt mille
for a week-end in London
et cinquante mille
pour aller skier

On tient sa copine dans la rue
ferme par l'épaule
comme sa propriété
pourtant c'est le vol

Le ciel nuageux
n'empêche personne
d'aimer
L'air vicié
étouffe parfois
les mots qu'on dit
mais qu'est-ce qu'on dit
au juste ?

(1971)

Assis en triangle
dans ma cellule carré
je deviens dingue
dingue vraiment

Sur le lit je m'étends
mon corps s'affale
endormi paraît-il
je prends de la place

Vous ne comptez pas
on m'a dit vous êtes
rien qu'un homme
qui prend de la place

Je ne sais même pas
si on a dit un homme
si on a dit une chose
qui prend de la place

J'accepte de prendre un peu d'air
de prendre un peu de temps aux gens
de manger un peu de pain de leur pain

de boire un peu d’eau de leur eau

La place que j’occupais
fut convoitée par d’autres
d’autres qui voulaient
toutes les places

Alors je fus tout simplement effacé et celui qui avait pris ma place
où j’avais vécu assis en triangle a placé un écriteau carré :

Occupé ou inoccupé
ici propriété privée

(1971)

Si je t’achète un magnéto
c’est pour enregistrer
les silences des enfants
et te les faire écouter

Si je t’achète un appareil photo
c’est pour photographier
les regards des enfants
et te les présenter

Si je t’achète une caméra
c’est pour filmer
l’enthousiasme des enfants
et qu’il te soit contagieux

(1971)

S’asseoir sur les trottoirs
Chercher dans les poubelles

La vie
je ne la pense pas seul
je ne voyage pas
seulement en train
mais par la main
des amis
je vais loin

Je réfléchis trop
disent les gens
qui gagnent de l’argent
les patrons sont des cons
en somme ils travaillent

Assis sur le trottoir
face à la banque
il est midi
les sous ont fermé la porte
pas la boulangerie
où je la découvre

Elle aussi me découvre
et plus je l'aime
plus elle m'aime
et les autres en supplément

On cherche dans les poubelles
les choses que les gens jettent
ce dont disent-ils
ils n'ont plus usage
en avaient-ils eu besoin
pour vivre auparavant ?

Assis sur le trottoir
on vit de leurs restes
pas de sous du pain souvent
parfois de belles choses
une fleur déguisée
en boîte de conserve
un parapluie s'ouvrant
comme un magnifique soleil

Chacun repart content
on se retrouve un jour
assis sur le trottoir
tressant des guirlandes
avec des papiers bonbons

Je ne voyage pas
seulement en stop
mais par le soleil
des amis
je vais loin

Tu dors avec moi
parfois le soir
je connais tes lèvres
et savoure ton eau
plus tard peut-être
on aura des enfants

La vie
je ne la pense pas
pour moi seul
le profit et la guerre
sont une impasse
je me méfie des religions
et des dogmes absolus

Enfant à l'école j'aimais
les marges où dessiner
dissimuler mes pensées
mais les notes en rouge
du professeur excédé

c’était ça la répression ?

Assis sur le trottoir
d’autres nous rejoignent
pour à leur tour s’asseoir
et l’on rie de la pauvre vie triste
de ceux qui profitent
car il est deux heures
et la banque est ouverte

(1971)

Car au dessus de chaque toi
car au-dessus de chaque moi
il y a des poèmes compliqués
mais beaux

Les mots ont-ils à dire ?
parle-t-on avec eux ?

L'amour garde sa langue
ferme dans sa bouche

Car au dessus de chaque toi
car au-dessus de chaque moi
il y a des poèmes compliqués
mais beaux

(1972)

La pendule moderne
Ne fait ni tic ni tac
Elle ne fait rien du tout
La pendule moderne
Nie le mouvement en cours

(1972)

Notes

Et l'hiver[1] qui était[2] là[3] venu pour[4] acheter[5] des[6] bonbons dit[7] : si[8] vous[9] n'en avez pas[10], donnez-moi une bouteille de pinard[11].

1. Hiver tout gris bizarre et rude.
   Une amitié ?
   Je préfère sans soute l'amour de l'été.

2. De l'été, l'amour sans doute je préfère.

3. Là ou la la la, mets pas ton doigt là (Nikon 28 mm/ f 2,8/125^{e}de s.).

4. Pour ou contre, c'est con il faut toujours être pour ou con, c'est contre.

5. Jeter des choux.
   Il ne sait pas ce que c'est d'acheter du pain sec tous les jours.

6. Dédé dit Tonus.

7. Didi dit J'ai pu.

8. Si l'hiver qui traîne, c'est bon pour les chrysanthèmes, mais pas pour les petits vieux.

9. qui rêvez de gloire rejoignez la Ligue…

10. à pas l'oiseau fait pipi.

11. Pinard.
Pétard.
Tricard.
Cafard.

(≈1970-1972)

Et puis il y a les corps
Les corps huileux
Les corps poisseux
Décors de marine
De port de pêche
Un soir à marée basse
Il regarde ces corps
L'esprit ailleurs
C'est un curieux
Les corps assis
Sur un banc de bois
Du tronc de l'arbre
Il laisse les yeux
À leurs souhaits
Les corps suent
Il s'endort bientôt

(≈1970-1972)

Sire votre antenne
Est crochue
Et fait un léger grincement

Qu'importe répond
Alors le roi
Dura lex sed lex

Il la casse en
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six

Cassez plus pitié
Dit l'antenne
Trop tard

(≈1970-1972)

Un grand coup
De tam-tam
Tambourinebourinerine
Jusqu'à mes oreilles
Très

Se met en marche
La batterie
Batterietterierie
À qui mieux mieux
Très

Je m'y croyais
Le faitout
Faitouttouout
Ce qu'il veut
Très

Une claque
Gifle
Mes oreilles
C'est tout
Très

(1972)

Ma première paye
au ruisseau
je l'ai jetée

Une jeune fille
aussitôt
l'a ramassée

Elle a acheté
à manger
pour deux

(≈1970-1972)

Il s’est écroulé
Serrant son bas ventre
Ne pouvant plus lâcher la lampe
La main crispée paralysée
Immobile un instant
Sur l’arbre il s’écrasera
En vain l’ultime effort
Il sombra très vite
Le cercle s’estompa seconde après seconde
Le visage ravagé méconnaissable
La musique fit monter les voisins

(≈1970-1972)

Depuis tant d'années
qu'ils meurent
les gens ne sont pas
du tout habitués

À propos un tel est mort
ah bon ça alors et comment
les gens ne se sont pas
fait à l'idée c'est drôle

Depuis tant d'années
qu'ils meurent
les gens ne se sont pas
du tout habitués

(≈1970-1972)

Un peu avant midi
sans demander leur avis
on a rasé les arbres

Les pauvres imberbes
n'avaient plus d'allure
on leur a coupé
leur joie de vivre
on les a mutilés
sans trembler

(≈1970-1972)

assipide assidument
car il aimait les olives
tonton l’autre me l’a dit
assipide assidument

(≈1970-1972)

le ciment, la cimenterie
maman m’a menti
le ciment, le dentiste

(≈1970-1972)

La bombe à
retardement
retarde

Sauvons-nous avant
aurons-nous le temps
d'écrire quelques mots
été automne hiver printemps
il tonne

La bombe a
retardement
avance

(≈1970-1972)

assis assis
entourés de cris
assis à la fenêtre
je veux je veux
du soleil ardent
emmener en secret
je veux je veux
entouré de poches
pleines à détraquer
de petits soleils
se décousent
les raccommoder
au fil jaune
de ses fibres
je veux je veux
assis à la fenêtre
entouré de cris
assis assis

(≈1970-1972)

Le palmier boudait la lune
la lune moqueuse disait
je m’en fiche il y en a d’autres
le fier palmier tirait la branche
singeait des pieds de nez
le poteau électrique s’en mêla
la lune trouva le poteau beau
le palmier se fâcha

On n’a plus de courant ce soir

(≈1970-1972)

l’élastique
en voyant
le bachelier
se décontracta
lui si tendu
avait vu
le bachelier
traits tirés
contracté
beaucoup plus
que lui
l’élastique

(≈1970-1972)

doit être longue
pleine de nœuds
pour les défaire
et les refaire

si elle traîne
souvent par terre
c'est fait pour
être ramassé

quand on a joué
à satiété
avec la ficelle
on la met de côté

mais une autre
reste par terre
quelqu'un la prend
la met en poche

va chercher du bois
revient avec un fagot
comme quoi la ficelle
vraiment ça sert

(1972)

Je parlerai peut-être
Beaucoup mieux de l'amour
Lorsque j'en serais maître
Ou le prêtre
Ou l'ancêtre

Beaucoup mieux de l'amour
Je parlerai peut-être
Lorsque j'y serais sourd
Avec humour
Et à rebours

(1972)

le monument géant
qu'on avait construit là
tout en béton et en nylon
le monument géant
qu'on avait construit là
à la mémoire
la géante mémoire
de la géante armoire
d'un coup s'écrasa
tuant dix mille morts
femmes hommes enfants
sans compter les animaux

le bulldozer géant
le géant compresseur
nettoyèrent tout ça
on n'en parla plus

(1972)

du temps où
je triquais encore
fallait pas deux fois
pour me dire
de partir à la guerre

on me l'a dit deux fois
et je jure oui je jure
sur mon sexe mou
que je n'enverrais pas
mon fils la troisième fois

(1974)

Son monde n’est pas le vôtre
Il sait qu’il va s’y perdre
Mais le sien est un peu le sien

L’incompatibilité de vie
Le rendrait vite schizophrène
Ou une de ces maladies
Psychologiques modernes
Il respecte trop la mort
Pour la provoquer
Il vivra jusqu’à la fin
Il l’a décidé

Il hait ceux qui le plaignent
Il demande pardon d’avoir ri
De ce clown qui pleurait la vie
En se foutant d’elle
Il demande pardon d’avoir cru
À cette femme qui offrait la vie
Généreuse et sans retenue

Son monde n’est pas le vôtre
Il sait qu’il va s’y perdre
Mais le sien est un peu le sien

(1974)

Sur son chéquier il a noté :

Tu crois bien que la souffrance
Est une attitude d'amour
Tu t'accroches à l'espérance
Qui te feras naître un jour

(1975)

Aujourd'hui
En ce plein mois de décembre
Il a fait caca
Dans un water rose de quatre mètres de haut
Dont le papier était rose également
Puis il s'est touché en pensant à elle
Dans le water rose de quatre mètres de haut
De cette chambre d'hôtel
De Boulogne-sur-Mer
Premier port de pêche de France

Est-ce que ça change quelque chose
Que le chiotte, le plafond, le papier
soient roses bleus ou verts
Une solitude sexuelle en couleurs
Ne change rien à la branlette

(1975)

Le vert des pâturages
m'accueille au point où
je m'y coucherais dessus
mais la teinte adorable
de ta peau l'est davantage

Les collines moutonnières
n'égaleront jamais
tes deux seins dressés
ni le vent ton souffle léger
qui me parle à l'oreille

Au bout du petit bois
où je sais tu m'attends
afin de m'emmener
dans ton étroit sentier
abordé avec respect

Les clichés les plus éculés
levers et couchers de soleil
les plus désirables
corps nus des magazines
ne sauraient rivaliser

L’air iodé du bord de mer
les parfums et la beauté des fleurs
la douceur de la brume du matin
ou la chaleur du crépuscule
font pâle figure à tes côtés

Mais quand il est midi
le soleil au zénith
dresse alors mon sexe
arriveras-tu pour la relève
ou te tromperais-je avec le soleil

(1975)

Je pleure seul ce dimanche soir
dans cette pièce sans feu
mon avidité envers les filles
mon orgueil et ma faiblesse
ont fabriqué ces larmes
le sens romantique du mot baiser
demain je boute en train

Je suis seul ce dimanche soir
les larmes ont séchées
devant l'ampoule électrique
cent watts ça chauffe un peu
j'ai la bouche pâteuse
quelqu'un va peut-être sonner
une fille un copain

Je suis seul ce dimanche soir
j'irais bien me promener
ou voir un film au ciné
la rue fait semblant de s'animer
les gens visitent leur famille
j'entends les portières d'auto claquer
et tu es à des kilomètres d'ici

Je suis seul ce dimanche soir
petite fille ma petite fille
un sentiment de paternité
s'impose davantage
que l'amour d'une femme
ou c'est moi qui déconne
demain je fais le fou demain

Écrits en Algérie
1970-1971

(1970)

Le chien endormi
près du palmier
centenaire
est un chien
vagabond

On le salue
on le respecte
on lui sert sa pâtée

En ce moment il dort
les enfants s'éloignent
ne veulent pas l'ennuyer

Les enfants éloignés
du palmier
vont à la chasse
aux caméléons
aux fourmis géantes
aux oiseaux à bec jaune
dont j'ignore le nom

Le chien se réveille

remue les pattes avant
se les frotte nonchalant
soulève les postérieures
puis soudain se lève
court après les enfants
gaiement il aboie

(1970)

Un palmier hautain
à côté de la zériba
garde la famille
peut-être

Le chèche noir du père
respecte la forme du visage
semble-t-il

La mère porte sur la tête
le biberon en bain-marie
dans une boîte en fer blanc
sans doute

Le Targui aux longs cils
fait de l'œil à l'objectif
alors j'appuie

On mange le couscous
oignons et mouton
puis c'est le rite du thé
trois verres minimum

On retourne au palmier
qui regarde en haut
qui penche son regard
quand même

(1970)

Hassi Bel Guebour
encore puceau j'entre
la femme me zieute
lunettes de soleil
aux verres brisés

Fume-cigarette tendu
rouge à lèvres outrancier
la goulée terminée
le vernis mauve des ongles
contraste avec la clope

Ici on boit du thé
du café
ou du café au lait

On peut manger
déjeuner dîner
et si l'on veut…

Les hommes sont méchants
on les fait travailler salement

La femme est brune
de cheveux et de peau
la poitrine serrée
dans un corsage usé
à travers sa jupe légère
un slip noir apparaît

Aux alentours
quatre ou cinq baraques
et plus rien

Les hommes sont méchants
on les fait travailler salement

À côté des panneaux
Hassi Messaoud
et In Amenas
à la peinture verte
Hassi Bel Guebour
ici la pucelle du désert

(1970)

L’oued a creusé un large fossé
un gouffre
qui sépare les deux amis

Longtemps chacun de son côté
ils échafaudaient
des idées de réconciliation des ponts

Idées elles aussi
emportées
par l’oued déchaîné

Il y avait un fossé
chacun
vivait de son côté

Vint un homme qui
se disait l’ami
de ceux des deux côtés

On le poussa fort
dans le fossé
c’était un étranger

Un autre homme qui venait du fossé
se fit l'ami de celui du côté droit
et de celui du côté gauche

Chacun mis les poutres du pont
de chaque côté du fossé
on pouvait maintenant passer

On fit des digues pour empêcher
l'oued de trop creuser
encore plus le fossé

(1970)

Le sable remplit mes souliers de ville
je sens sur ma nuque
le poids de la civilisation
mon appareil photo brûle

Je marche sans doute
à côté d'un dieu sans soif
sur les dunes jaunes
teintées d'or clair

On peut penser des sottises
en plein désert
avec des chaussures de ville
ou des sandales touareg

Qu'on se perde
dans la foule
qu'on s'isole
dans un erg

(1970)

Il est venu dans le pays
des hommes
qui n'étaient pas du pays

Ces hommes ont saboté
le silence du désert

N'étant pas du pays
ils ont amené avec eux
toutes leurs installations

Trouvant les nuits froides
ils ont fait de grands feux
brûlant tout ce qu'il y avait

Trouvant le jour brûlant
ils ont apporté des camions
de fraîcheur et de coca

Un jour le désert enlèvera
avec son balai de sable
hommes et installations

(1970)

Le vent léger
souffle dans les tuyaux
d'orgue du plateau
ça ressemble un peu
à la musique de flûte
puis le sable
se met de la partie
accompagne les orgues
et le plateau orchestre
la symphonie

Si le voyageur
arrive à midi
tout dort au soleil

On voudrait y construire
un asile inviolable
un havre naturel de repos

La ville à des kilomètres
sotte et ignorante

Le désert immense

seul et silencieux

Il ne fait pas bon vivre en ville
au désert non plus
trouvez l'intermédiaire paisible

(1970)

L’erg parfumé colore la peau
un lieu où seul le vent s’anime
aidé parfois par des mouches des oiseaux

Le désert n’est pas désertique on y vit
des hommes savent reconnaître à un grain
le sable près de chez eux
où chacun est chez soi
on aime on maudit on meurt
on peine on est heureux

Que cette vérité lassante et usée
serve quand même aux inquiets

(1970)

Le plateau nous sert
son silence sa vie
(le scorpion s'attaque au bourricot
chargé à ras bord de ses côtés)
ses orgues
qui ne jouent plus depuis longtemps
l'air de l'homme qui a vu l'homme
blocs de pierre
palais de cavernes
aux formes fantastiques
son soleil

A priori le plateau s'offre
à tous y compris aux boîtes de soda
que le touriste laisse au sol
après avoir photographié les fresques

L'eau stagnante des gueltas
n'incite pas à se désaltérer

Le plateau
le Tassili n'Ajjer
nous sert l'eau même

(ou l’essence)
de la beauté

(1970)

Quand ta peau
est contre ma peau
ça en dit plus
que tous les mots

Quand je joue
avec tes doigts
c'est meilleur
qu'une glace au chocolat

Si je dors avec toi
jamais je ne voudrais
me réveiller

On est fait
l'un pour l'autre
comme la crème
et le cornet

Quand ma peau
est contre ta peau
ça fait fondre
la crème glacée

(1970)

Projet

Avec tout le sable
du grand erg oriental
on pourrait fabriquer du ciment
pour reconstruire
les palais de justice
modestement on ferait juste
une maison de justice

(1970)

La mort d’un ami

La maladie
les symptômes
le manque d’enthousiasme
le dégoût de l’aventure
(quelle qu’elle soit)
les pantoufles
les feuilletons

Le virus
l’indifférence
vis-à-vis de tout
excepté de sa femme
de sa voiture
de ses enfants
(quand même)
de ses parents

Le traitement
selon lui-même
il n’y a pas de traitement
je ne suis pas malade

Le traitement envisagé
lente progression
vers le renouveau
de l'enthousiasme
suppression de la télé
des pantoufles
de la voiture
sa femme et ses enfants
ne sont pas la cause
de sa maladie

Mais le malade est mort

(1970)

Dans la paille
on trouve pas des mégots
pas des rubis

Dans ma poche
on trouve rien qu'un mouchoir
rien qu'une main

Dans mon ventre
on trouve souvent du vide
parfois de la bière

Dans ma tête
on trouve rarement de l'esprit
souvent du dégoût

Dans nos têtes (en chœur)
il faut toujours de l'espoir
sans cesse de l'amour

(1971)

Qui peut ressembler
à la mer trop belle
trop pure dépourvue
d'intentions manifestes

Le bateau est rempli
d'immigrés secoués
qui vomissent le pain
et les olives du douar

Calmés ils fument
les trois paquets de Safy
achetés en hâte
à la baraque du port

Qui peut ressembler
à la mer trop belle
trop pure dépourvue
d'intentions manifestes

(1971)

Le pêcheur de la mer du Nord a froid
la femme, le fils, la fille
du pêcheur de la mer du Nord
ont froid eux aussi
et je m'en fiche

Je suis dans mon lit
sous des tonnes
d'épaisses couvertures

Le bateau parti de là-bas
erre dans la mer immense
et ne reviendra pas

À quoi bon pensez ainsi
plus tard sera demain
arrange souvent l'amour

Je suis dans mon lit
sous des tonnes
d'épaisses couvertures

(1971)

Quatre wagons attendent une diesel

Le premier wagon
c'est l'utilitaire
les paquets les sacs les colis
les vélos les moutons
et un manutentionnaire

Le deuxième wagon
c'est la première classe
des européens des coopérants
quelques riches marchands arabes
kabyles ou mozabites

Le troisième wagon
c'est la deuxième classe
le fellah l'ouvrier
celui qui mange son pain
qui crache ronfle et pète

Un homme en gandoura
porte des chaussures neuves
qu'il défait et remet

délace et relace sans fin

Dans le quatrième wagon
une petite fille apparaît
du henné plein les cheveux
on entend crier Lahouaria
elle disparaît en riant

Quatre wagons attendent une diesel
la locomotive arrive enfin

Textes courts
1970-1975

Le voyage en car

À six heures quarante-cinq, il fait encore frais.
Le car est là, entouré de sacs de dattes, de paquets, de moutons et d'hommes en gandouras.
Un Berliet rouge.
Les bagages attachés, tous se décident à entrer.
Une couche de sable rose recouvre les fauteuils en plastique.
Au sol, sous les mégots, les chiques, les épluchures d'oranges, le même sable rose accueille les voyageurs.
Je suis le seul roumi, le seul européen, le seul étranger.
Une des vitres du car est brisée.
Peu après le démarrage, l'air frais du matin s'installe.
Durant trois quarts d'heure, on roule sur le macadam à vive allure.
Assis non loin du chauffeur, je peux voir la vitesse varier de 70 à 75.
Tout le monde dort ou somnole, y compris les moutons.
La route droite permet sans doute au chauffeur de fermer un œil.
Puis le car s'engage sur une piste de sable compacté.
Il roule moins vite, secoue les passagers, pourtant je m'endors.

— Henri, écoute-moi.

Je me réveille, surpris d'entendre mon prénom.
Le car est arrêté, les voyageurs et le chauffeur sont partis.
Seuls les bagages sont restés.
Cette voix ?
— Henri, écoute-moi.
Inconsciemment je réponds oui.
— Henri, d'où viens-tu, que fais-tu, où vas-tu ?
Ces mots, je les connais.
— Henri, répète la voix, d'où viens-tu, que fais-tu, où vas-tu ?
J'aperçois enfin le personnage qui me questionne.
Un vieil homme maigre, barbu, habillé comme les gens d'ici.
Il n'est pas assis, mais semble flotter comme en apesanteur à l'intérieur du car.
— *Assalamu alaykum*, je lui dis.
— *Wa alaykum assalam*, il me répond.

Quand je pris connaissance de la situation irréelle dans laquelle je me trouvais, le vieux qui ne tenait à rien, qui voguait à l'intérieur du car, le vieux avait disparu.

Les voyageurs arrivent, le chauffeur klaxonne, le car redémarre. Tous se sont remis exactement à la même

place. J'ai toujours à mes côtés un homme d'une quarantaine d'années.

— Une cigarette ?

— *Saha*, volontiers.

La main qui protège la flamme du briquet est rugueuse, comme taillée dans une roche tendre.

— Tu comprends l'arabe ?

— *Chouya* !

Et je fais avec mes doigts encore moins qu'un peu.

Notre conversation est interrompue.

Les voyageurs assis du côté droit du car se sont tous mis debout et regardent à l'extérieur.

La car ralenti, puis s'arrête.

Mon voisin se lève, je l'imite.

Un type monte, pieds nus, vêtements usés, sales. Il marche difficilement aidé d'une canne. Son œil gauche est abîmé, crevé sans doute depuis longtemps. À peine monté dans le car, il débite à vive allure des phrases en arabe.

Je comprends deux trois mots par ci par là.

— Il veut voir les gendarmes, quelqu'un l'aurait battu avec un gourdin.

Voyant mon intérêt, mon voisin ajoute :

— *Mahboul*, c'est un fou.

Le prétendu fou s'installe au fond et le car redémarre.

Une bonne heure plus tard, le Berliet rouge s'arrête à une petite oasis entourée de palmiers.
Le fou est confié aux gendarmes, des gens descendent, d'autres montent.
Parmi eux, une femme et un jeune homme, son fils sans doute. La femme parle d'une voix aiguë, inquiète. Son fils l'installe à une place près de la fenêtre. Ses mains s'accrochent au siège. Elle est aveugle, je m'en rends compte maintenant. Elle interroge constamment son fils, je présume, pour se rassurer sur les bruits et les secousses. Le fils lui répond doucement en souriant.

On se passe des oranges, des œufs durs, du tabac à chiquer, des mots, des palabres et des éclats de rire.
Je m'endors à nouveau.

Je me retrouve en dehors de ce voyage.
Plus de car.
Plus de désert.
Plus de sable, plus de gens.
Assis sur une pierre carrée, je suis dans un verger en Normandie.
Je vois des vaches et des oiseaux qui s'accrochent à la queue des vaches.
Assis dans l'herbe verte, je sens une présence derrière moi.

Une jeune femme nue me sourit.
— Qu'est-ce que tu fais là ?
Déjà troublé par sa nudité, je ne trouve rien d'autre à lui répondre que :
— Qu'est-ce que je fais là ?
— Henri, dit-elle, si tu me veux, renonce à ta philosophie.
J'ignorais que j'en avais une, de philosophie, mais, devant la beauté et la perspective offertes, il n'y a aucune alternative, tant pis pour la philosophie.
— Henri, renonce, philosophie.
Je me lève et dis :
— Éve, j'arrive.
— Imbécile !
J'entends un mouton bêler et le car freiner.
— Bien reposé ? me demande le receveur.
On s'arrête dans un douar, près d'une école.
Il est midi au soleil.
L'instituteur s'approche avec le courrier à poster en ville.
Il jette des cailloux pour éloigner les enfants qui attendent toute la semaine la venue du car.
On boit un peu d'eau salée, mais fraîche.
Le chauffeur et le receveur ont droit au thé. Trois fois.
Un vieux clame des sourates du Coran.
Un sérieux relatif s'installe dans le car.
On est déjà reparti.

On aurait tout juste le temps de lire la lettre

Je suis maigre, mais sans plus.
Je suis seul, sans un régime ou sans une seconde vie.
J'ai marché, j'ai essayé de continuer.
Je n'ai pas bu mon lait ni l'élixir, et j'ai claqué.
J'ai claqué mes doigts pour me souvenir que j'avais des os.
Ou pour battre le rythme qui me rappellerait que j'avais un cœur.
Je n'ai pas bu mon élixir, et j'ai claqué.
J'avais pourtant essayé de vivre sous un régime ni bon ni mauvais, me disant : ça, c'est pour moi et ça, ce n'est pas pour moi.
Ce qui était pour moi, je le prenais bien vite et on me le refusait, et, systématiquement, ce qui n'était pas pour moi, on me l'offrait sans qu'il me soit possible de contester.
On me proposait de faire des choses stupides.
Personne ne m'a jamais demandé d'écouter le cœur d'un voisin ou d'un animal.
Jamais je n'aurais eu l'idée de dépouiller de ses feuilles une fleur pour y découvrir une surprise.

Dans l'époque où je vivais, il ne fallait pas se risquer à choisir.
J'en suis arrivé à trouver des imperfections dans les beautés, des points noirs, des rougeurs, des cicatrices, là où, pourtant, il n'y avait rien encore.
Alors je m'y suis fait.
J'ai effeuillé des marguerites, déplumé des poulets, et, aux moindres faits et gestes d'un voisin ou d'un animal, je m'empressais de critiquer.
J'en disais tellement que l'on a fini par me considérer normal.
C'était normal d'inspecter une allumette ou un bloc d'eau.
C'était normal de se disputer sur causes des extinctions des civilisations disparues à jamais.
Je ne croyais, plus à rien.
Si, je croyais à mon sexe, à ma bouche, à mon ventre.
S'il fallait pour que tout aille que je sois indifférent, alors j'étais indifférent.
S'il fallait que je dise oui amen, alors je disais oui amen.
Je ne buvais plus de lait.
J'étais gras, obèse et moustachu.
Coiffé de képis, de casques durs ou de chapeaux mollassons, j'étais, paraît-il, humain, voire humaniste.
C'est humiliant pour un faire-part.

L'ascenseur

C’était écrit.
C’était lu.
Au troisième, je m’arrête.
Je mange un sandwich, puis un autre.
Au vingtième, je m’arrête.
Au vingt et unième, je fume.
Au trente-deuxième je m’arrête pour pisser.
Au quarante-quatrième, je lis.
C’était du tout lu.
C’était du tout écrit.
Je monte au soixantième pour y arriver.
Au soixantième, je fais connaissance.
J’arrose ça, c’est la Saint-Éloi.
Je descends au second pour les fêtes.
On pousse et je pousse.
La Chine est à son dernier anniversaire.
Je remonte au soixantième.
Il fait trop de vent là-haut, dis-je d’une voix
mélancolique qui sentait bien l’odeur cadavre.
Je redescends.
Le concierge fait ouh ouh.

Je réponds le mot.
Je passe les moments où ma femme meure d'épuisement, où les enfants se dévergondent avec les mœurs nouvelles des nouveaux pays.
Le plus beau souvenir est au cent trente-neuvième.
C'était la Saint-Éloi, et j'arrosais ça.
J'ai dégringolé cent trente-neuf étages d'une traite.
Ça tombe bien.
Au premier, je monte.
Au second, j'y suis pour les fêtes.
On se pelote gaiement avec les aiguilles de sapin.
Puis longtemps il me plaît de naviguer en solitaire, seul vraiment.
C'est ainsi que j'arrive tout en haut prêt à sauter.
Petit à petit je baisse d'un étage à la fois, car il faut s'habituer au vacarme des résidences intérieures.
Au milieu de l'immeuble, je me fais éjecter par autant d'individus que ça.
Je fais alors les cent pas devant le bureau du président pour protester.
Que de temps et d'énergie gâchés !
Je descends carrément en bas.
Je mange des melons, des pastèques, je ne connais rien de meilleur.
Au douzième sous-sol, je me fais piquer par une mauvaise bête.

On me transporte gratis au millième où je faillis mourir.
Rétabli, je trouve un emploi.
Au quatre centième étage, je descends à pied les toutes belles marches recouvertes de caoutchouc de la couleur du drapeau des bombes.
Je foule le nationalisme banal.
C'était lu.
C'était écrit.
Je suis quasiment guéri de la piqûre de bête.
Je vais redescendre encore.
L'air est pollué, disent les savants.
Entre deux eaux, naviguer en bas.
Ils descendent.
Monter puisqu'ils descendent.
Eux.

Ça se passe dans une bouteille de coca

Ça se passe dans une bouteille de coca.
C'est à l'époque des bouteilles de coca, dans un pays où l'on ne boit que ça, dans un pays où l'on en pisse, où l'on pisse du coca puisqu'on en boit.

Je suis assis sur un banc de bois bien ciré, et je me dis que si cela avait été un banc de fer noir, j'aurais sans doute imaginé une tout autre histoire.

J'aurais pu reprendre totalement l'histoire de France depuis les croisades, les révolutions, les naissances et les meurtres des populations, repenser Napoléon, refondre le franc dans la graisse à frites, et bien d'autres faits.

Si seulement j'étais assis sur un banc de fer noir !
Mais je suis assis sur un banc de bois bien ciré et je dois raconter mon histoire.

J'étais dans un aéroport en ruines dont on nous faisait visiter la salle d'attente. Le guide portait une casquette flanquée de deux étoiles. Afin de nous mettre dans

l'ambiance d'une salle d'attente d'un aéroport, bien que nous étions dans ses ruines, le guide nous avait demandé de nous asseoir sur des fauteuils, forcément inconfortables, car plus ou moins abîmés. Et nous avons attendu près d'une heure, notre avion avait du retard, dit-il sans rire. C'était compris dans le prix de la visite. Une discussion commença.

Je m'arrête d'écrire et j'éteins ma cigarette dans un cendrier de verre ovale bleu. Au milieu du cendrier, un bouton blanc en plastique sans doute. J'évite que le rouge du mégot atteigne le bouton. L'odeur du plastique brûlé est désagréable.

Mais au fait, j'y pense, dit une dame à l'appareil photo pendu à son haut cou et au maquillage excessif, si nous étions dans la salle d'attente d'un aéroport, on ne nous aurait pas fait payer !
Oui, certainement, répondit sa voisine, et en plus, ici, ce ne sont que des ruines d'une salle d'attente avec des fauteuils inconfortables qui ont déjà bousillé mes bas !
Oui, certainement, dit la dame maquillée à haut cou qui n'en avait pas, de bas.
Nous serions dans une salle d'attente impeccable, jolie même, car ses ruines sont agréables, remarqua un monsieur à sa droite.

La climatisation fonctionnerait, enchaîna un gros homme avachi suant dans son fauteuil déglingué, et nous entendrions la belle voix féminine qui faisait tout le charme des aéroports de cette époque.
La dame qui avait parlé la première prit quelques photographies de fauteuils restés vides.
Le guide, lui aussi assis, se leva et dit, c'était terminé, nous passons maintenant aux guichets, aux contrôles de police et aux distributeurs de coca.

Ça se passe dans une bouteille de coca plutôt.
C'est à l'époque des bouteilles de coca, dans un pays où l'on ne boit que ça, dans un pays où l'on en pisse, où l'on pisse du coca, puisqu'on en boit.

C'était à l'époque des colonies, plutôt vers la fin, car les colonisés rechignaient, c'était le moins que l'on puisse dire, bien qu'eux aussi pissaient du coca, ils n'avaient pas le choix.
Les rivières, les fleuves, les cascades, les lacs et même la mer commençaient à se teinter de la couleur du coca.

Je suis assis sur un banc de bois bien ciré, et je me dis que si cela avait été un banc de fer noir, j'aurais sans doute imaginé une tout autre histoire.

Je poursuis donc l'histoire que j'ai choisi d'écrire non par emballement, mais par devoir.
Le guide qui faisait visiter les aéroports des civilisations disparues disparaît à son tour. Il meurt, ou il connaît le chemin des limbes, de l'air et de l'eau. Jamais il ne sut trouver la formule pour fabriquer du coca. Stéphane, le guide deux étoiles, passait ses nuits dans une maison blanche parfaitement étanche, insonorisée, désodorisée, climatisée.
Ses éprouvettes témoignent de ses recherches.

Grande musique

Coups de cymbales. Trompettes. Toute musique qui tente de conditionner les gens. On lui demande comment définir le cirque. Il ne saurait le dire, excepté que tout cirque a sa grande musique d'entrée. Puis on présente les numéros du cirque : les colombes sortent des manches, les ours bavent du miel, des animaux et des hommes tournent sur la piste. On a ramené des girafes et des lions d'Afrique, des éléphants d'Inde, des trapézistes d'Argentine, des puces savantes du métro de Paris, des avaleurs de sabre d'abordage, et la femme obus de Verdun. De cette femme, on ne sait pas grand-chose, sinon que c'est une ronde aux seins plats et qu'elle ne semble pas avoir inventé la poudre. De Chine on a ramené les tours savants ; et puis il y a moi, le clown. À la télé, ils usent aussi de grandes musiques. Le crottin ne sent rien, on entend mal rugir les bêtes, on ne perçoit pas les silences du funambule qui s'arrête au milieu du fil suspendu dans le vide alors que tous ralentissent leur pouls et leur respiration quand ils réalisent qu'il ne faudrait qu'une demi-seconde à l'acrobate pour tacher le sable impeccable de la piste.

L’histoire du Soleil

L’histoire du Soleil qui regarde fixement dans les yeux une personne déterminée est dans l’imaginaire possible.
À moi aussi l’histoire du Soleil qui regarde.
À moi, à moi, à moi, hurla le contrôleur.
Les trente-six bigotes de la paroisse ne veulent pas flirter, c’est leur droit.
Elles se caféinent et se petitsgateauxinnent.
Tasse de café, élixir parégorique.
Tasse de thé, bonnes manières.
Roula roula, roula, roulera-t-il toujours le chauffeur de taxi ?
Tasse de café, élixir de longue vie.
Tasse de thé, et on t’achève.
Leur galant amant ne pourrait leur faire de mal, à peine.
Les cils du Soleil se contractent aux rayons X.
Les bigotes ergotent sur des questions de principe.
Notre amicale a pour mission de nous défendre des hommes entreprenants.
Votons pour la réclusion générale moins une.
Les bigotes bissèrent l’oratrice.
Votons pour la réclusion générale moins deux.
Le Soleil fut condamné à perpétuité, mais il s’en fichait.

Parfois il se hasarde à courtiser la plus belle d'entre-elles par un coin minuscule de la fenêtre de la chapelle.
En douce, les Saints-Pères prient pour les tombales tombes des paysans labourés de la toute dernière guerre tombés au champ.
Pour se calmer de ses atroces douleurs sentimentales, l'un des pères croisait les mots dans le sens génital.
On se prive de tout ici, même de rigoler, intervint son rival.
Il fut anéanti net.
Je vins à me demander si ce n'était pas une proposition de sa part.
Droit dans les cheveux par derrière les orbites, juste avant les prunelles, l'idée stupide de faire comme lui arriva sur un patin à roulettes où trois roues manquaient.
Pourtant, je lui avais offert l'hospitalité.
Le jour d'après, en retard par rapport au beurre et au lait qui ne tournait plus, écœuré, je m'installais sur le toit.
Assis sur une tuile, je fis la conquête du Soleil.
Il a fallu descendre.
Le père m'absout.
Je reçus des postillons sur l'oreille et m'en allais.
L'argent est comme l'argent, il ne faut pas exagérer son importance.
Sur le radeau du poisson, je criais :
Monolithe
Autriche-Hongrie

Marengo
Aorte
(et répétais)
Monocycle
Autrice roussie
Magenta
Avorte
(on te croit)
Monotone
Au-dessus j'en ris
M'as-tu-vu
Aequo
(m'ennuyer ensemble ?)
Je réfléchis à tous ces mots durant la traversée.
Arrivé au port, j'étais fixé de mon sort.
Je fis caca et pipi selon ma destinée.
Les habitants de la terre où j'avais débarqué me ressemblaient.
Ils chiaient et pissaient selon leur destinée.
Je tombais à l'eau.
Le Soleil me sécha.
J'avais compris ses clins d'œil.
Je savais qu'il m'aimait.

Le rendez-vous

Il en sortit une et la fuma.
Une minute quatorze secondes.
Sans filtre.
Il en prit une autre, le mégot de la première servant de relais à la manière d'un 4 fois 100 mètres.
C'était évident qu'il attendait.
Soit il attendait quelqu'un, soit rien, c'est-à-dire que ça tourne, comme les aiguilles de sa montre sous-marine.
Soit c'était les deux, le quelqu'un et la chose, un être humain ou une fatalité genre bonheur ou catastrophe.
C'était tout à fait le type, l'archétype d'amoureux que l'on voit au cinéma et qui fume comme un sapeur.
Il ne tenait ni bouquet de fleurs à la main ni boîte à gâteau.
Raide, il fumait.
Ah si, il bougeait quand même un peu.
Ses yeux s'ouvraient et se refermaient, laissant derrière la fenêtre ce qu'il ne voulait pas voir.
Il esquissa un sourire bien vite avorté par l'illusion d'avoir cru que quelqu'un venait vers lui.

Puis, à la même fenêtre de ses yeux, le concierge lava les marches, trois marches d'une petite maison sans étage au centre de la ville.
Le vent remua légèrement ses cheveux en brosse.
Il était fort ce vent, mais les coupes à l'ancienne sont difficiles à faire bouger.
On le vit se nourrir de vagues nourritures, pâtes, œufs, viande et flocons d'avoine.
Les gens passaient, repassaient.
Un ivrogne se moqua de lui.
Il en sortit une et la fuma.

Réflexions d'un fin psychologue

Dès le lever du coq, le soleil chanta sa chanson vieille comme le monde, avec toutefois un air petit jeune sans prétention.
C'est à l'instant même où je me lève.
Mon nez me gêne subitement.
Je veux regarder par la fenêtre, mais je vois surtout ce nez, comme c'est embêtant.
Il me faudrait un miroir pour me situer.
Je me rappelle que la maison n'en possède plus.
Ne supportant plus de voir mon apparence, je les avais tous brisés.
Je prends mes mains et les place sur mon nez.
Mon nez est gros.
C'est un signe particulier noté sur mes papiers d'identité.
Signe particulier : gros nez.

Pour voir cette bosse sur mon corps, il faut être nu.
Autrement, on ne voit que la bosse qui dépasse.
Par rapport aux autres parties proéminentes de mon corps, le nez n'est pas la plus grosse. La fesse droite, ou gauche, par exemple, a plus d'importance.
Je me suis habitué à tout cela.

La bosse diminua quand la bonne entra.
Monsieur voudrait-il prendre son petit-déjeuner ?
Ce n'est pas une mauvaise idée.
Elle sourit, et je vois qu'elle aussi possède un truc au milieu de la figure qui doit la gêner, l'agacer.
Je n'ose demander.
Elle revient avec les croissants, le café, le pain, le beurre, la confiture, le café.
Ses yeux me dévisagent comme s'ils disaient : je sais, on a le même complexe.

Hier, je ne m'étais aperçu de rien.
La soupe, la bière étaient buvables.
La fille, le café, la cigarette après aussi.
Dans les verres réfléchissants, l'histoire était toute autre.

Il était onze heures moins cinq quand les cloches sonnèrent sa mort en grand deuil d'enterrement.
Les journaux écrivaient que la page de son livre de chevet devait l'avoir tué net, sans tralala.
Les savants estiment que la perte de l'une des parties du corps n'entraîne pas, système, obligations, la perte des autres.
La bonne était partie.
Le nez avait été prétexte à s'en aller.
Je vous en prie, il m'attend.

Mes bretelles installées et la blessure profonde au genou recousu, je continue mes réflexions.
Les Bretons suivent la procession et la robe bleue de la belle morte, ex-propriétaire du caveau est derrière sans manière.
Vers la fin de la cérémonie, son bronzage gâcha tout.
J'imaginais son teint blafard et tombais sur mon nez qui semblait empirer dans son grossissement.
Je me regardais du haut du trou.
J'observais les gens innocents, les gens naïfs, surtout.

Leurs nez ne sont pas prêt de leur tomber sur les pieds, a dit le prince dans un moment de fureur en revenant de la chasse.
Le train siffla sa longue haleine en pleine figure.
Je reçus un baiser bouche.
Le baiser bouche à bouche fit sensation dans la chambre seulette.

Le complexe guérit peu après.
La question du nez n'en était plus une.
Un beau jour où le soleil se levait, le coq chanta un air récent.
Un air récent de sauvagerie s'installa sur l'appui de fenêtre.
Sa grande cape m'invita à y entrer, et l'on s'aima.

Il est fort possible que ce ne soit pas exact.
L'hôtel avait vue sur la mer et sur le ciel.
L' air de sauvagerie me dit des paroles sensées.
Il m'apprit le désert surpeuplé et la plaine montagneuse.
Et bien d'autres choses encore.

Le jour où les D. commencèrent à dire qu'ils partageraient leur enfant en deux, personne ne s'attendait réellement à ce que cela finirait ainsi.

© 1970-2026 Jean pierre Morcrette